

iment immense... et une action de grâces, mentalement, en une prière ardente... Et sa joie se traduit en un flot de tendresse pour Fanchon qu'elle attire à elle, qu'elle étouffe dans l'horizon étroit de ses deux bras refermés sur le cou de la gentille fillette.

Et l'enfant, en riant, murmure !...

— Ah ! petite maman ! petite maman !...

Blanche pleure et détourne les yeux pour fuir ce spectacle... mais elle y est ramenée instinctivement... Elle dévore Fanchon de son regard de pauvre mère affolée... Et tout à coup, elle tend les bras, à son tour :

— Fanchon ! Fanchon !

L'enfant s'échappe de Catherine. Catherine, du reste, l'envoie. Elle n'a plus peur. Alors, Blanche s'empare de la petite, la serre sur son sein dont les palpitations sont douloureuses...

Sa fille ! Et elle l'ignore !... Et elle ne sait même pas qu'elle est mère d'une fille !... Mais ces traits sont ceux de Georget...

Et elle l'embrasse éperduement.

Puis elle se lève, jette sa bourse sur sa table et s'enfuit...

Et Catherine n'est pas revenue de sa surprise, Catherine n'a même pas eu le temps de se lever et de courir à la porte du chalet, que déjà Blanche était remontée en voiture et que la voiture avait disparu...

Pendant un mois, partout, en Suisse, en Savoie, en Italie, la pauvre femme continua ses recherches fiévreuses.

Enfin il fallut qu'elle se rendît à l'effrayante vérité.

L'enfant était perdu... perdu pour jamais.

Elle revint au Palais des Roses... Elle y réapparut un jour, belle comme par le passé de sa beauté souveraine, mais si pâle, d'une pâleur, si profonde, si étrange, que cela inspirait pitié... Et désormais cette pâleur ne la quittait plus...

Cependant elle ne fut moins malade.

Cette catastrophe semblait lui avoir donné, au contraire, une mystérieuse et intense énergie. Calme, renfermée, silencieuse, elle garda pour elle seule l'incurable blessure... Mais elle ne vivait plus qu'avec une idée, une espérance, un but :

Retrouver Georget... et se venger !

## V

Quelques mois après son retour, le printemps refleurissait les jardins, et les grands arbres étalaient leurs vertes coupolés au-dessus des villas et des palais. L'air s'embaumait de tous les parfums de la terre rajeunie. Le soleil brillait, déjà très chaud, dans le ciel pur, aussi pur que les eaux du lac. Tout était en fête et les oiseaux chantaient autour de leurs nids.

Deux hommes venaient de s'embarquer sur une de ces légères et élégantes yoles aux voiles blanches qui, par les beaux temps, sillonnent les eaux du lac de Genève, pareilles à d'énormes oiseaux où à de gigantesques papillons.

Ces deux hommes étaient Montaiglon et Gaston de Pervençère.

La voile se tendit sous l'effort d'une brise sud-ouest et l'embarcation, en s'inclinant gracieusement, s'éloigna du rivage.

— De cette façon, dit Montaiglon en riant, nous pourrons causer en toute liberté, et du diable si, en dehors des poissons, truites, perches, ombres chevaliers, quelqu'un nous entendra !

En effet, personne autour d'eux : l'eau et le ciel.

Gaston avait l'air soucieux. Un peu de gêne dans son regard.

— Qu'as-tu à me dire et pourquoi tant de précautions ? fit-il.

— Je voudrais résumer la situation et envisager ce qui nous reste à faire.

— Pour le moment, rien... Les deux enfants de Blanche ont disparu : Georget est mort... quand à l'autre... peu m'importe qu'elle soit vivante puisque Blanche elle-même ignore qu'elle a donné le jour à cette enfant...

— La situation est donc très nette... Renaud étant mort au Sahara, les enfants étant morts, Blanche est seule héritière de la fortune de Renaud ; Blanche seule s'oppose donc à ce que cette fortune de roi passe entre tes mains... Blanche est l'obstacle suprême... il faut qu'elle disparaisse...

Gaston réprima un tressaillement. Montaiglon le remarqua.

Après un léger silence, Gaston prit la parole :

— Malgré toutes les probabilités pour la mort de Georget... malgré les nouvelles d'il y a trois ans annonçant l'assassinat de Renaud par les Touaregs, en plein désert du Sahara...

Montaiglon l'interrompit, ironique :

— Est-ce bien seulement par les Touaregs que ton frère a été assassiné ? Où est le véritable crime ? Dans le bras qui frappe aveuglément pour obéir et parce qu'il est payé, ou dans la tête qui comploté et ordonne !...

— Je dis, fit Gaston sans répondre, que malgré les nouvelles de la mort de Renaud, cette mort n'est pas, aux yeux de la loi, absolument certaine. Le cadavre n'a pas été retrouvé. La mort n'a pas été

constatée. Et depuis lors, deux fois, de vagues nouvelles sont parvenues jusqu'à la côte, disant qu'un Européen était traîné en esclavage, de tribu en tribu, par les nomades... on a même prononcé le nom de Renaud...

— Oui, oui, je sais, et tu as même réussi à empêcher cette nouvelle de parvenir jusqu'à Blanche.

— Tant que la mort ne sera pas prouvée, et même si ma belle-sœur venait à mourir à son tour, je ne serai pas mis en possession de cette fortune...

— Tu en jouiras, du moins... et c'est quelque chose...

— N'en ai-je pas la jouissance absolue et Blanche ne me laisse-t-elle pas le maître de tout ce qu'elle possède ?... As-tu toi-même, mon ami et mon complice, à te plaindre de moi et n'ai-je pas récompensé généreusement ta complicité ?... Je tiens un compte exact de ce que tu me demandes... Sais-tu quelle somme tu as reçue, depuis la mort de Renaud : le premier de nos crimes ?

— Un million cent vingt-cinq mille francs, dit Montaiglon avec le plus grand calme. Je ne me plains pas du présent. J'envisage l'avenir. Que Blanche ait un jour contre nous quelque soupçon, et nous sommes perdus... perdus, et réduits à la misère et aux aventures... C'est ma seule crainte... Voilà pourquoi je dis qu'il faut qu'elle meure...

Gaston était devenu très pâle.

Il connaissait la résolution de Montaiglon, sa volonté puissante, son indomptable caractère qui cachait d'inouïes violences sous l'apparence d'une inaltérable douceur. Blond, aux yeux bleus, une légère moustache blonde ombrageant ses lèvres toujours fleuries d'un sourire, il avait le teint d'une femme, l'allure câline et souple d'une femme, la voix pleine de tendresse et de caresse d'une femme. Il eût torturé, il eût tué, il eût aimé avec le même sourire.

Pour avoir des allures moins féminines, Gaston, du reste, n'en était pas moins résolu.

En cette minute, toutefois, il semblait se livrer en lui un violent combat. Il pâlisait et rougissait, ses yeux fuyaient les yeux de Montaiglon.

Celui-ci répéta, doucement, presque terrible à force d'indifférence :

— Voilà pourquoi je dis qu'il faut qu'elle meure !

Gaston releva la tête tout à coup, et brusquement, sourdement :

— Et moi, je veux qu'elle vive !...

— Tes raisons ? fit l'aventurier sans sourciller.

— Je n'en ai qu'une.

— Eh bien, ta raison, alors ?

— J'aime Blanche... je l'aime, entends-tu ?... je l'aime comme un fou ! Et je veux qu'elle m'aime !

Montaiglon resta longtemps sans parler. Il semblait absorbé dans la contemplation des eaux transparentes, admirablement bleues, et il s'abandonnait avec volupté au lent et rythmique balancement de la yole.

— Soit, dit-il enfin... Ton amour, c'est un danger, un grave danger pour l'avenir... mais le mal est fait... aime-la donc... moi, je t'en réponds... elle t'aimera !!

## VI

Cinq ans se sont passés encore.

Nous sommes en une contrée de Corse, la plus sauvage, peut-être, en même temps que la plus riche et la plus dangereuse.

La plus riche, car la terre généreuse y produit la vigne et des moissons admirables ; la plus sauvage, car, de juin à octobre, elle est désertée par tous ses habitants qui remontent dans la montagne, fuyant l'air empesté de miasmes mortels qui se dégagent de la vallée ; la plus dangereuse, car l'habiter plusieurs jours de suite en cette saison, c'est s'exposer à voir sortir des entrailles du sol le hideux fantôme de la fièvre... et c'est la mort !

Au pied d'un éboulis gigantesque de rochers de granit, parmi lesquels ne pousse pas un brin d'herbe, ni ciste, ni myrtille, ni arbousier, une petite troupe d'hommes et de femmes, d'aspect misérable, a établi son campement pour la nuit.

C'était un ramassis de vagabonds, écumant les grandes routes, traînant partout sous prétexte de musique et de concerts en plein vent, sous la conduite d'une sorte de colosse à barbe rousse, à cheveux rouges, Thomas Anspach, qui jouait du violon. Le second de la troupe, un violon aussi, s'appelait Frédéric Lüber. Il y avait encore deux femmes, une vieille : Marie Hartmann, qui jouait de la guitare, et une toute jeune, vingt-cinq ans, qui tenait une mandoline : Magdeleine Limardi.

Les deux hommes et les deux femmes, assis sur des blocs, se taisaient.

Quelque chose d'innommable cuisait entre des cailloux, et les affamés attendaient, l'œil luisant, que cela fût à point pour le dévorer.

Ce qui cuisait était un renard trouvé mort.